L'EXIL
DE
MACHIAVEL

DRAME EN TROIS ACTES ET EN VERS

PAR

M. LÉON GUILLARD

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE SECOND THÉATRE FRANÇAIS, LE 16 AVRIL 1852.







PARIS
MICHEL LÉVY, FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.
1852.

Distribution de la pièce.

NICOLO MACHIAVEL.	MM.	BOUCHET.
SALVIATI.		FLEURET.
MINTO.		MARTEL.
FULVI.		NEROUD.
STROZZI.		HARVILLE.
FABIO.		TALBOT.
FERRALDI.		PHILIPPE.
ALIX.	Mlle	SIONA LÉVY.

ACTE PREMIER.

Une salle gothique à pans coupés; à gauche du public, deux portes : celle du deuxième plan conduisant chez Salviati; celle du premier prise dans le mur, plus petite et peu apparente.—A droite sur le second plan, dans le pan coupé, et élevé de deux degrés, une porte laissant voir un couloir qui conduit chez Alix. Sur le premier, une fenêtre. Dans le fond une grande porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALIX.

ALIX, *venant de droite.*

Six heures! Lorsqu'hier il partit pour Florence,
Il m'avait tant promis d'abréger son absence!
(*Allant à la fenêtre.*)
Et personne!.. (*Elle descend et s'assied*).
Attendons! Le verrai-je aujourd'hui?
S'il savait quel effroi j'éprouve loin de lui?
Son frère, en ses fureurs, ne sait plus se contraindre,
Et si je restais seule, il m'en faudrait tout craindre!
(*Se levant et écoutant.*)
Non, rien! (*Après un silence.*)
Quelle maison! deux frères désunis;
Depuis longtemps un père abandonnant ses fils,
Leur cachant sa retraite, et résolu peut-être
A ne revoir jamais les lieux qui l'ont vu naître!
Ah! si ce cher Fulvi pouvait le découvrir...
Par ses soins et ses pleurs il saurait l'attendrir,
Il le ramènerait, et notre mariage
Couronnerait enfin... Oh! cette fois, je gage...
(*Remontant la scène.*)
C'est lui! J'entends marcher... On ouvre...
(*Fulvi paraît.*) Ah! cher Fulvi!

SCÈNE II.

ALIX, FULVI.

FULVI.

Chère Alix!

ALIX.

Et ton père?

FULVI.

Ah! j'ai le cœur ravi!

ALIX.

Nous pourrons nous unir?

FULVI.

Oui; tu sais que mon père,
En nous abandonnant, lorsque mourut ma mère,
Avait repris l'épée...

ALIX.

Oui, contre Médicis!

FULVI.

Parmi ces vieux Toscans, fidèles au pays:
Machiavel régnant, nul n'eût pu les soumettre!
Mais ce sombre ministre enfin n'est plus le maître...
Il a fui de Florence et ses pas sont perdus!
Soudain le calme est né, tous se sont entendus...
Et nos fiers plébéiens, interrompant la guerre,
Abandonnent les forts qu'ils occupaient naguère...
Divisés en deux camps, les uns vont par Monti,
Les autres par Fiézole...

ALIX.

Eh bien! Salviati?

FULVI.

J'ignore dans quels rangs est demeuré mon père...
Lequel des deux chemins faut-il que je préfère?

ALIX.

Tous deux! Cours chez Minto! ton père est retrouvé!
Oui, nous serons unis! *(Au moment où Fulvi va chez Minto, on frappe violemment à la porte du fond. Fulvi se détourne et va ouvrir en disant.)*

FULVI, *dans le fond.*

Qu'est-il donc arrivé?

SCÈNE III.

ALIX, FERRALDI, FULVI, *puis* MINTO.

FULVI, *à Ferraldi.*

Que voulez-vous?

FERRALDI, *à deux hommes qui le suivent.*

Entrez!

FULVI.

De quel droit?

FERRALDI.

Je commande!

Vous vous nommez Fulvi?

FULVI.

Pourquoi cette demande?

FERRALDI, *à Minto qui vient d'entrer par la porte du pan coupé de gauche.*

Et vous, Minto, sans doute?

MINTO.

Oui, Monsieur, c'est mon nom.

FERRALDI.

N'avez-vous pas chez vous d'autres personnes?

FULVI.

Non.

FERRALDI.

Non!

MINTO.

Pourquoi cette erreur? Il faut toujours, mon frère,
Aimer la vérité, nous fût-elle contraire.

FULVI.

Mais en quoi donc, mon frère, ai-je pu la trahir?

MINTO, *à Ferraldi.*

Un soin pieux, Monsieur, nous a fait recueillir
Là, dans cette demeure, à la nôtre adhérente,
Une jeune persone, Alix, notre parente.
Elle a, pour gouvernante, une duègne.

FERRALDI.

C'est bien.

Personne autre?

MINTO.

Un valet?

FERRALDI.

Plus rien encor?

MINTO.

Plus rien!

J'oubliais... Nicolo, notre maître... un poëte!

FERRALDI.

Donc, votre solitude est réelle et complète...
Une jeune parente, un maître... rien de plus...
Sous le toit paternel, vous vivez en reclus...
Et cette solitude, où nul n'ose paraître,
Ne s'ouvre qu'aux brouillons qu'a pardonnés mon maître :
Eh, tenez, les voilà, sans doute, au rendez-vous.

FULVI, *allant à cinq ou six jeunes gens qui entrent.*

Mes amis? De quel droit les soupçonneriez-vous?

FERRALDI, *montrant ses soldats.*

Du droit qui, devant lui, fait que tout tremble et ploie...
(*Montrant un écrit.*)
Du droit que m'a donné le maître qui m'emploie.

FULVI.

Que nous reproche-t-il? Parlez!

ALIX, *bas, fixant Minto.*

Contenez-vous!

Et regardez!

MINTO, *à part.*

Alix m'observe !

FERRALDI.

Écoutez tous ! (*Il lit.*)

« Un loyal ami des Médicis croit de l'honneur de signaler à » son Altesse une maison, devenue, à San Casciano, le refuge » des mécontents. Dans cette maison, dont le père a fui quel- » ques jours après la mort de sa femme, se trouvent deux » frères, à peu près du même âge, Fulvi et Minto ; mais au- » tant Minto est grave et modéré, autant son frère est hardi et » dangereux. Le loyal serviteur de son Altesse pense que la » proximité de Florence exige que Fulvi soit éloigné de San » Casciano. »

FULVI, *voulant prendre l'écrit.*

Livrez-moi... Je veux voir...

MINTO, *le déchirant avant que Fulvi ait pu le voir.*

Non, c'est vous faire injure;
Où se cache le nom se montre l'imposture.

ALIX, *très-bas, regardant toujours Minto.*

Écoutez !

MINTO, *embarrassé par le regard d'Alix.*

Le méchant qui nous vaut cet éclat,
Vous trompe en vous donnant comme hostile à l'État,
Un citoyen honnête et dévoué quand même
Au duc que la Toscane a mis au rang suprême !

FULVI.

Qu'osez-vous dire?

FERRALDI.

Eh quoi ! Ce noble dévouement,
Le désavoueriez-vous ?

MINTO.

Peut-être en ce moment...

FERRALDI.

Et pourquoi ?..

MINTO.

De son cœur je connais la noblesse :
L'injustice l'irrite, et le soupçon le blesse ;
Fort de son dévouement, il le veut respecté ,
Et conteste le droit de le voir contesté...
Un mot accusateur lui semblant un outrage,
Se défendre, pour lui, c'est manquer de courage,
Et perdant, s'il le faut, le calme et le respect,
Il sera factieux pour n'être pas suspect.

FULVI.

Mon frère !...

MINTO. *

Eh quoi ! mon frère, irez-vous contredire

** Ferraldi, Minto, Fulvi, Alix.

Ce qu'ici, devant tous, l'honneur me force à dire?
Expliquer votre cœur, est-ce vous excuser?
Que votre dévouement daigne s'humaniser.
S'il vous semble honteux que l'on vous justifie,
J'accepte cette honte et je m'en glorifie.

FERRALDI.

On nous trompa... Je vois dans votre loyauté
Tous les gages certains de la fidélité.
Adieu! pardonnez-moi ce pénible message.

MINTO, *à Alix.* *

L'ai-je bien défendu?

FERRALDI, *bas à Minto et Fulvi.* **

Vivez seuls.... Il est sage,
Alors que votre père est éloigné de vous,
De fuir tout ce bas peuple... Adieu donc!
(*Aux jeunes gens.*) Sortez tous.
(*Ferraldi remonte la scène.*)

FULVI, *à part, à Minto.*

Quoi! tandis que tout bas vous nous montrez sans cesse
Du pouvoir florentin l'astuce et la bassesse;
Que, malgré mon désir de fuir tous les partis,
Vous promettez mon bras aux vengeurs des Pazzis,
Votre esprit, abaissé par une peur infâme,
S'inflige un dévouement que repousse votre âme!
Votre auteur favori veut-il ces lâchetés?

MINTO.

Fulvi!...

FERRALDI, *aux jeunes gens.*

Qu'attendez-vous? J'ai commandé. Sortez!
(*Les jeunes gens sortent après avoir pris la main de Fulvi et regardé Minto avec défiance.*)

FULVI, *sortant avec les jeunes gens.*

Je ne vous quitte pas alors qu'on vous accuse.

SCÈNE IV.

MINTO, ALIX.

MINTO, *à part.*

Ne pouvoir l'éloigner par force ni par ruse!
(*A Alix, qui l'observe.*)
Quoi! vous êtes restée?

ALIX.

Oui!

* Ferraldi, Fulvi, Minto, Alix.
** Fulvi, Ferraldi, Minto, Alix.

MINTO.

Pour qui donc?

ALIX.

Pour vous.

MINTO.

Ah ! qu'à mon cœur, Alix, un pareil mot est doux !

ALIX, *le repoussant du geste.*

Pour vous dire : Minto... ramassez cette lettre...
Vos œuvres ont un air qui les fait reconnaître !
Ne les égarez plus !

(Elle lui montre les morceaux de la lettre et sort.)

MINTO, *se laissant tomber sur une chaise.*

Ah ! je meurs de dépit !

SCÈNE V.

MINTO, NICOLO.

NICOLO.

Voici l'heureux moment pour le pauvre proscrit ;
La famille lui reste; en paix il y peut vivre !
Les vices de l'Etat ne sauraient l'y poursuivre.

MINTO, *apercevant Nicolo.*

Vous étiez là ?

NICOLO.

J'arrive à l'instant convenu.
Le temps de la leçon n'est-il donc pas venu ?
N'est-ce pas mon devoir ?

MINTO.

Eh quoi ! c'est déjà l'heure ?

NICOLO.

Dois-je me retirer? faut-il que je demeure ?

MINTO.

Travaillons !

(Il va s'asseoir. — Nicolo prend aussi place à la table sur laquelle sont quelques livres.)

NICOLO, *à part.*

Près de lui ! (*Haut.*) Quel livre ouvrir ?

MINTO.

Lequel ?

Que m'importe ?

NICOLO.

Tacite?...

MINTO.

Ouvrez Machiavel.

NICOLO, *souriant.*

Comme hier ! Cet auteur a toutes vos tendresses.

MINTO.

Il sait le cœur de l'homme et le peint sans faiblesses.
Sa franchise me plaît...

NICOLO, *ouvrant* le Prince *de Machiavel.*

Nous en étions, je crois,
Sur ce sujet : « Un crime est-il permis aux rois
» S'il doit consolider leurs biens et leur puissance? »
Sur ce point délicat et de haute importance,
Le droit souvent admis est toujours contesté.

MINTO.

Un droit?

NICOLO.

Machiavel en deux mots l'a traité.
« Un puissant intérêt peut commander un crime;
» Et le succès toujours ennoblit le moyen.
» Seul, Romulus fut maître; à deux, il n'était rien.
» Le meurtre de Rémus était donc légitime. »
C'est un trait historique, et l'on doit concevoir
Que ce droit n'est donné qu'au souverain pouvoir.

MINTO.

Rémus était son frère!

NICOLO.

En choisissant un frère,
L'auteur donne à l'exemple un plus grand caractère.
Ce travail n'est pour vous qu'une étude de mœurs.
(*Allant à une autre page.*)
L'autre point a causé de plus vives rumeurs.
Le voici formulé d'une manière nette :
« Frapper sans prévenir, est-ce ou non chose honnête? »

MINTO.

Frapper sans prévenir?

NICOLO.

L'embarras est cruel!
Que feriez-vous, Minto?

MINTO.

Que fait Machiavel?

NICOLO, *lisant.*

« Annoncer la vengeance est le dernier parti:
« Même en s'armant du fer de l'adversaire,
» Lui cacher dans quel but est un mal nécessaire.
» Ce n'est qu'en le frappant qu'il doit être averti. »

MINTO, *se levant et passant à droite.*

Ce n'est qu'en le frappant!

NICOLO, *à part.*

Sa pensée est distraite!

Cette étude, sans doute, est un peu trop abstraite!
(*Haut.*)
Vous ne m'écoutez plus?

MINTO.

Peut-être.

NICOLO.

Vous souffrez?

MINTO.

Qu'en savez-vous?... Parlez!

NICOLO.

Vos maux sont pénétrés.

MINTO.

Et par qui donc?

NICOLO.

Par moi.

MINTO.

Par vous?

NICOLO.

Oui, par moi-même.
Vous aimez, on vous hait; un rival aime, on l'aime!

MINTO.

Et quel est ce rival?

NICOLO.

C'est votre frère!

MINTO.

Eh bien!
Oui!... Je vois qu'à vos yeux on ne peut cacher rien...
Puisque votre savoir pénètre au fond de l'âme,
Dites, peut-on jamais être aimé d'une femme
Qui... ne nous... aime pas... qui préfère un rival?

NICOLO.

Non.

MINTO.

Le temps?

NICOLO.

Impuissant!

MINTO.

L'enlèvement!

NICOLO.

Fatal!

MINTO.

La ruse?

NICOLO.

Dangereuse.

MINTO.

Et l'audace?

NICOLO.

Inutile.

MINTO.

Que sans les passions l'esprit reste infertile !
(*Allant reprendre le livre.*)
O grand Machiavel ! homme vraiment complet !
Viens me guider...

SCÈNE VI.

MINTO, *assis*, FULVI, NICOLO.

FULVI.

Mon frère ! un seul mot, s'il vous plaît.

MINTO.

Vous voulez me parler ?

FULVI.

Et d'une grave affaire !
Passons chez Alix.

MINTO.

Moi ?

FULVI.

Venez !

MINTO.

Allons, mon frère !

NICOLO, *les regardant entrer chez Alix.*

Qu'est-ce donc?
(*Ils sortent. — La porte du fond s'ouvre, Strozzi paraît.*)

SCÈNE VII.

STROZZI, NICOLO.

STROZZI.

Le voilà ! Machiavel !

NICOLO, *épouvanté.*

Strozzi !

STROZZI.

Oui, oui... crains tout de moi, par toi je suis banni !
En traversant ce bourg, j'ai su te reconnaître,
Et je viens me venger d'un infâme et d'un traître.

NICOLO.

Ecoutez-moi !

STROZZI.

Non, non, tu m'as donné l'exil !
Ce mal, de tous les maux, le plus grand, le plus vil !
La mort de l'espérance, une lente agonie,

Le mépris, l'abandon, la faim, l'ignominie...
Allons...

NICOLO.

Ignorez-vous, Strozzi, quel est mon sort?
Que vous êtes vengé...

STROZZI.

Moi!

NICOLO.

Qu'un arrêt de mort...

STROZZI.

Contre vous?

NICOLO.

Et rendu par le duc.

STROZZI, *avec joie.*

O Florence!
Mais, peut-être, il vous reste encor une espérance!

NICOLO.

Ah! si vous connaissiez tout mon accablement!
J'espère, et mon espoir aggrave mon tourment!
Je ris, et dans mes ris ma douleur s'alimente;
Je comprime mes pleurs, el leur force en augmente;
Je veux mon âme libre et lui forge des fers,
De mes pensers de feu j'obscurcis les éclairs,
J'étouffe en moi la vie, et je la veux, je l'aime!
Et craint de tous, je crains tout le monde... et moi-même!

STROZZI, *à part.*

A ces cris de détresse un élan de pitié
Vient épurer mon cœur de toute inimitié.

NICOLO.

Malgré vous, je le vois, vous êtes secourable;
Pour que vous me frappiez, je suis trop misérable!
Vous voulez que je vive... Il n'est pas de tourment
Qui pourrait égaler un pareil châtiment!

STROZZI.

Quel supplice plus grand eût inventé la haine?
Un si puissant génie!

NICOLO.

Oh! tout fuit dans la peine,
Errant, humilié, sans famille, sans biens,
Privé des premiers droits des derniers citoyens,
J'ai dû perdre ce don que vous nommez génie...
L'esprit s'affaisse et meurt où naît l'ignominie!

STROZZI.

Chute immense!

NICOLO.

Honteuse, et dont on ne meurt pas!
Pour monter au plus haut se faire le plus bas,

Ramper à la fortune, et, par un jeu de roue,
Du sommet presqu'atteint retomber dans la boue,
Quand des plus bas degrés où dormaient nos rivaux,
La roue, à son retour, les élève aux plus hauts!..
Oui, la chute est honteuse et la plaie éternelle!
Dieu console et guérit d'une perte cruelle,
L'amour peut remplacer l'amour trahi, perdu,
Les honneurs succéder à notre honneur vendu;
Mais à l'ambition quel autre mal succède?
A cette passion toute passion cède;
Quand elle entre en nos cœurs, jalouse et sans pitié,
Elle exile de nous l'amour et l'amitié;
Triomphante, elle aspire au delà de la vie;
Morte à toute espérance, elle devient l'envie!
C'est une fièvre, un mal dont on se voit mourir,
Et qu'avec tous ses feux on semble encor chérir.

STROZZI.

Et nul ne sait ici...

NICOLO.

Qui je suis? On l'ignore!

STROZZI.

Vous êtes...

NICOLO.

Précepteur.

STROZZI, *souriant.*

Pour gouverner encore.

NICOLO.

Dès le matin, je chasse, et puis, à mon retour,
A l'heure du repas, je vais seul, sans détour,
Sans façons, installer dans une hôtellerie,
Autour d'un bois rougi, ma noble seigneurie.
Meuniers et chaufourniers partagent mon repas,
Et je partage, moi, leurs bachiques ébats,
Mais cela me remet, lorsqu'aussi je dévie!
Je retrouve avec eux les reflets de ma vie...
Les passions sont là dans leur pure laideur...
Ces armes de nos cours, la ruse, l'impudeur,
Le dévouement sordide et la trahison lâche,
On les retrouve là, se croisant sans relâche!
Différente est la proie, égal est le combat...
Ailleurs, c'est pour un trône, ici pour un grabat!
Mais ici, comme ailleurs, d'abord on parlemente...
On se voit, on discute, on expose, on commente;
Tout fait est obscurci, chaque mot contesté;
Et comme éclate en moi certaine autorité,
C'est moi qu'ils font leur juge, et sans qu'on me revise,
Je condamne, j'absous, j'accorde, je divise.
Leur taverne, à mes yeux, se transforme en palais;
J'y vois les mêmes mœurs et les mêmes valets;

J'y règne, j'y gouverne, on m'y craint, on m'y loue,
Et tout palais est beau, même construit de boue!
Le soir venu, je rentre, et règne enfin sur moi!
Au seuil de mon réduit, temple ou brille la loi
De ces rois éternels qu'on nomme Homère et Dante,
L'homme de l'art renaît, plein d'une flamme ardente!
Ces dieux de la pensée illuminent mes sens...
Ma raison se réveille à leurs nobles accens...
Et mon esprit, puisant à des sources si pures,
Dépouille ses haillons, mon âme ses souillures.

STROZZI.

Et dites maintenant, quel est votre dessein?
Du peuple et de l'Etat qu'espérez-vous enfin?

NICOLO.

Ce bourg, vous le voyez, est tout près de Florence;
Un lien m'y rattache encore à l'existence!
Poursuivi, j'y suis libre; inconnu, j'y jouis
De l'air et du soleil, du ciel de mon pays!
J'y suis les mouvements du souffle populaire,
Et si jamais Florence, en un jour de colère,
Ou, cherchant du nouveau, voulait une autre loi,
Je cours, j'entre, je parle, et Florence est à moi!

STROZZI, *lui tendant la main.*

Votre main! et signons un traité d'alliance.
Le malheur nous unit, unissons la vengeance.
Vous pensez... moi, j'agis... qui peut nous résister?
Cette heure de colère, on pourrait la hâter...
La noblesse est puissante!...

NICOLO.

Ah! laissons la noblesse!
Appuyez sur la force, et non sur la faiblesse.

STROZZI.

Quelle force?

NICOLO.

Le peuple?...

STROZZI.

Y songez-vous?

NICOLO.

Oui.

STROZZI.

Quoi?
Un Strozzi populaire!

NICOLO.

Il le faut.

STROZZI.

Et pourquoi?

NICOLO, *avec mystère.*

Comte, dans un instant, montrez-vous dans Florence.

STROZZI.

Moi ?

NICOLO.

N'appelez-vous pas l'heure de la vengeance ?

STROZZI.

Mais votre arrêt me frappe !

NICOLO.

Il est détruit...

STROZZI.

Comment ?

NICOLO.

Médicis, plus habile, est devenu clément...
Avec ses ennemis il se réconcilie,
Et pour tous, hors pour moi, se rouvre la patrie.

STROZZI.

Hors vous ?

NICOLO, *avec orgueil.*

Je suis de ceux qu'un prince n'absout pas !
Vous êtes libre, vous, rentrez !

STROZZI.

Quand ?

NICOLO.

De ce pas.

STROZZI.

Pour conspirer encor ?

NICOLO.

Oh ! non, point d'entreprise...
Agresseurs, on vous perd...

STROZZI.

Calmes, on nous méprise !

NICOLO.

Ecoutez : autrefois je vous ai poursuivi ;
Au pouvoir absolu franchement asservi,
Et du pape et des grands vous preniez la querelle,
Pour saper du vainqueur l'autorité nouvelle...
Vous deviez succomber ; Strozzi, dans les Etats,
Le passé, quel qu'il soit, ne se relève pas ;
Seul, l'avenir séduit ; et Médicis lui-même,
Médicis, renonçant à l'antique système,
Et par la nouveauté sachant tout conquérir,
Vous indique la voie où vous devez courir.
Voyez : sa politique éloigne les tempêtes...
Au peuple il a donné du travail et des fêtes,
Des honneurs à l'artiste et des places aux grands ;
Et transformé lui-même en César de marchands,
Pour le bourgeois si prompt à la mutinerie,
Ses vaisseaux vont au loin conquérir l'industrie ;

Ainsi le bruit de l'or étouffe les rumeurs,
Et toute indépendance expire sous les mœurs :
Mais comme l'impudeur s'accroît quand on l'affiche,
Et qu'un peuple enrichi n'est jamais assez riche,
Que dans la voie ouverte aux grossiers intérêts,
Le pouvoir se condamne à d'éternels progrès,
L'heure de Médicis peut sonner, si vous-même,
Vous, les vieux défenseurs du seul pouvoir suprême,
Vous, que le peuple hait, vous vous montrez un jour,
Défenseurs de sa cause et fiers de son amour!...
Quelques droits accordés avec intelligence
Donnent à Médicis la faveur de Florence...
Eh bien! contre ces droits, bien loin de réagir,
Prenez-les hautement, mais pour les élargir...
On vous vit oppresseurs, protégez la licence...
Esclaves du pouvoir, sapez toute puissance...
On ne bat plus un peuple avec des droits battus,
Les despotes tombés se relèvent Brutus!
Morts, on peut vivre encor; mais il faut, pour renaître,
N'être plus ce qu'on fut, ou, du moins, le paraître...
Pour séduire Florence, exagérez ses droits :
Loin de blâmer le duc, alors que dans ses lois
Il donne aux libertés un essor favorable,
Montrez le droit plus grand, la faveur misérable ;
Créez même, inspirez à ces esprits mouvants
D'extrêmes libertés et des droits dissolvants;
Si le prince faiblit pour éloigner l'orage,
Redoublez vos clameurs, exigez davantage...
Et s'il concède tout... exigez plus encor...
Aigrissez les esprits, doublez la soif de l'or...
La liberté conquise, il est mille exigences
Qu'on peut souffler au peuple en ces jours de vengeances.
On l'exalte d'abord au nom de liberté,
Mais un besoin moral est bientôt limité...
Poussez-les sans relâche aux passions cupides;
Ils étaient factieux, mieux vaut qu'ils soient avides.
On dompte, en les traînant, les révolutions;
Rien ne peut maîtriser ces noires passions :
Le temps est leur complice, éternelle est leur vie,
Car leur but, c'est l'argent, et leur ressort, l'envie!
Cher comte, un nouveau temps veut un esprit nouveau ;
L'homme des vieilles mœurs mourait dans son drapeau,
Ses principes debout, sa foi vierge, loyale ;
L'homme des temps nouveaux a changé de morale;
Ce qu'il trouvait indigne, il se le rend permis,
Et va, sous leurs drapeaux, battre ses ennemis!
Vous le voyez, Strozzi, mes plans les plus intimes,
Je vous les livre, allez!... Appliquez mes maximes...
Quoique partis tous deux de deux points opposés,
Pour atteindre le duc marchons coalisés!